

# LA MÉMOIRE FREUDIENNE : SE RAPPELER SANS SE SOUVENIR

par Roland Gori

« L'oubli droitement pensé [...], c'est la promesse d'un trésor qui n'attend plus qu'une recherche à sa mesure. »

M. Heidegger, 1968, p. 228

## Résumé

Dans la conception freudienne, la mémoire se trouve constituée par des réminiscences actives qui se rappellent au sujet en exigeant de lui un travail psychique de transformation et d'actualisation. Le sujet se rappelle sans se souvenir, il se rappelle dans ses rêves, ses transferts et ses symptômes qui commémorent à son insu les chapitres oubliés de son histoire. À partir de deux exemples cliniques, l'auteur montre que l'oubli est une manière de se rappeler, de se rappeler une question laissée en souffrance dont on n'a pas le souvenir. L'oublié n'est pas l'effacé et tend à faire retour dans toutes les manières d'être et de dire du sujet. Ce savoir inconscient de la mémoire tend à s'inscrire sans cesse en contrebande dans le discours manifeste des significations partagées. Le sujet écrit dans ce qu'il dit et à son insu un autre texte qu'il est inévitablement incapable de lire au moment même où il l'écrit.

## Le souvenir n'est pas la mémoire

Un même mot n'est pas un même concept. Le terme de mémoire renvoie en psychopathologie à des processus psychiques hétérogènes et pour tout dire contradictoires : se souvenir et se rappeler.

Concevoir la mémoire comme une aptitude à se souvenir, c'est réduire la mémoire aux processus de stockage et de récupération des informations sensorielles. L'oubli apparaît alors comme un déficit cognitif de cette fonction, un échec de récupération des données du passé. La psychopathologie cognitive trouve dans les expériences de laboratoire sur les possibilités d'apprentissage ou dans les témoignages cliniques des patients cérébrolésés l'occasion d'explorer les phénomènes de stockage et de récupération des informations et éventuellement leurs connexions neurobiologiques. L'informatique a offert de nouveaux concepts et un nouveau langage permettant la modélisation des théories neuropsychologiques de la mémoire conçue comme aptitude à se souvenir. Cette conception modulaire et computationnelle de la mémoire, comme l'a souligné Alan Baddeley (1990), peut être source d'erreurs si on interprète de façon trop littérale les analogies offertes par la modélisation informatique.

C'est dans un tout autre sens que la psychanalyse définit le concept de mémoire dont la formulation la plus radicale se trouve sous la plume de Freud : « La conscience naîtrait là où s'arrête la trace mnésique » (1920, p. 31). C'est dire d'entrée de jeu que conscience et mémoire sont exclusives l'une de l'autre. La mémoire, c'est l'inconscient qui doit trouver des occasions de se manifester en inscrivant son message en contrebande dans les actes conscients et préconscients.

La mémoire dans la conception freudienne se trouve constituée par des réminiscences actives qui se rappellent au sujet en exigeant de lui un travail psychique de transformation et

d'actualisation. Le sujet s'en rappelle mais sans s'en souvenir, il s'en rappelle dans ses rêves, ses transferts et ses symptômes, ils commémorent à son insu les chapitres oubliés de son histoire. Freud précise dès le chapitre V de *L'interprétation des rêves* que les souvenirs d'enfance les plus anciens, nous ne les avons plus à notre disposition, ils sont remplacés par des rêves et des transferts. Pour le dire autrement, le transfert comme le rêve ne seraient que des ersatz de la mémoire. Ainsi, chaque nuit, nous nous rappelons à notre insu notre passé sans nous en souvenir.

La mémoire, c'est ce qui a été oublié, voire ce qui n'a jamais été conscient et s'est inscrit comme empreintes, traces mnésiques, échos d'une jouissance à jamais inaccessible. Ces restes, ces résidus, comme Freud les appelle, sont des souvenirs qui « n'ont rien à voir avec la conscience. Les plus intenses et les plus tenaces de ces souvenirs sont ceux laissés par des processus qui ne sont jamais parvenus à la conscience » (1920, p. 30). Ce fonds mnésique originaire constitue ce que nous pourrions appeler le mycélium traumatique de la mémoire. Ce mycelium ramasse les impressions, les empreintes, les réminiscences, les échos des jouissances et des terreurs originaires. Exilées de la conscience, ces impressions laissées par les traumatismes précoces réclament, tout en s'y dérochant sans cesse, une représentation et une figuration. C'est la raison pour laquelle cette terre d'exil de l'oubli originaire ne cesse en permanence de s'inscrire et de se transcrire dans tout le travail de la pensée et de la représentation. Mais, c'est paradoxalement par le travail du déplacement et de l'oubli que cette mémoire inconsciente, en troublant la pensée et le souvenir, se révèle par les déformations tendancieuses qu'elle impose aux représentations conscientes. Dans *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Freud écrit : « C'est ainsi que presque toutes les parties comportent des lacunes évidentes, des répétitions gênantes, des contradictions manifestes, indices qui trahissent des choses dont la communication n'était pas recherchée. Il en va de la déformation d'un texte comme d'un meurtre. Le difficile n'est pas d'exécuter l'acte mais d'en éliminer les traces » (p. 115).

Le travail de déplacement – *Entstellung* –, de déformation et d'oubli actualise cette tendance à éliminer les traces, ce qui constitue tout autant une façon de les conserver.

Le terme de souvenir inconscient s'avère inapproprié pour évoquer cette mémoire dont on se rappelle sans s'en souvenir. Il conviendrait davantage de parler de souvenirs refoulés (après-coup) ou de réminiscences en laissant à ce terme sa connotation platonicienne. Le souvenir trahit la mémoire, trahit dans les deux sens du terme, la manifeste et la déforme. L'oubli n'est pas un dysfonctionnement du souvenir, il en constitue la condition même, la structure fondamentale. La mémoire se révèle ailleurs, dans le transfert qui la manifeste, dans le rêve qui la remplace, dans le symptôme névrotique qui la commémore.

### **Clinique de l'oubli**

Deux fictions cliniques vont me permettre d'évoquer cette conception freudienne de la mémoire et du souvenir.

Un lapsus surgit au cours d'une séance. L'analysant s'entend énoncer un mot incompréhensible pour sa conscience : nipôte. Ce mot venu à la place d'un autre lui fait ressentir une étrange impression d'incompréhension. Un non-sens, en quelque sorte, aurait surgi de façon incongrue dans ses propos. Temps d'arrêt, trouée du discours, époché d'un raisonnement. L'analyste lui demande alors s'il connaît la signification de ce mot en italien. Agacé, l'analysant rétorque que cette langue lui est inconnue. Et ce, alors même que d'origine italienne, l'analysant a eu, au cours de ses tendres et jeunes années, vraisemblablement l'occasion d'entendre ses grands parents et son entourage familial parler dans cette langue. Langue secrète, certainement propice à protéger l'intimité que son entourage voulait soustraire à sa curiosité infantile. À l'adolescence, l'analysant avait manifesté quelque déplaisir à entendre cette langue et s'était bien gardé de

l'apprendre au cours de ses études. Lors de la séance suivante, cet affect de déplaisir et d'agacement resurgit lorsque son analyste lui rappelle l'origine italienne de ce mot incompréhensible et du même coup son origine. Et lorsque l'analysant proteste de son innocence quant à la langue italienne, l'analyste lève, d'une certaine façon, le voile du secret en lui déclarant : « Vous ne connaissez peut-être pas l'italien mais votre inconscient s'en rappelle. » Curieux paradoxe de se rappeler quelque chose dont on n'a pas le souvenir. Curieux paradoxe qui aurait ainsi amené l'analysant à se voir déclaré coupable d'une chose qu'il aurait ignoré. Un tel mot apparaît dans la valeur incidente prise dans le discours associatif, comme l'émergence de toute une série de secrets, oubliés mais non effacés, de l'enfance. Par la suite l'analysant manifestera, à l'endroit de l'Italie et de l'italien, une grande passion, au point même qu'au cours de ses séjours en Italie il se surprendra quelque peu à comprendre au moins en partie une langue qu'il aurait ignorée. D'une certaine façon l'analyste, en « proclamant » l'analysant dépositaire d'un savoir qu'il ignore, le « déclare » coupable du recel d'un secret. Par où il advient que la parole analytique, à déclarer coupable l'analysant d'ignorer la portée de ce qu'il dit, virtualise l'évocation de toutes les expériences passées justifiables de vœux coupables dont elle assure la prédication.

Dans le deuxième fragment de séance, la patiente arrive avec dix minutes de retard à son rendez-vous. Après s'être allongée, elle commence par dire son étonnement d'avoir été « reçue » cinq minutes en avance. L'analyste lui demande ce qu'elle veut dire par là. « Eh bien oui, dit-elle, l'heure de ma séance étant à 19 h 45, vous m'avez fait entrer à 19 h 40 alors que j'avais cinq minutes d'avance. » Elle « oublie » manifestement qu'elle a accepté, plusieurs mois auparavant, d'« avancer » son rendez-vous à 19 h 30. L'oubli s'avère – au moment où elle parle – quasi total. Elle questionne avec insistance son analyste. Devant son silence, elle récapitule, avec une étonnante précision, tous ses horaires de rendez-vous depuis le début de son analyse, commencée quelques années auparavant. Elle passe en revue tous les changements survenus depuis, jusqu'à la moindre modification du « cadre », tout en oubliant complètement le changement d'horaire convenu six mois auparavant.

Sa mémoire est étonnante, la clarté de ses souvenirs, la précision et l'acuité de ses références, contrastent à l'évidence avec son oubli. Elle manifeste un agacement certain devant ce « trou de mémoire » dont elle conteste jusqu'à l'existence en affirmant que l'heure de sa séance est bien 19 h 45 et que l'analyste doit se tromper. Elle se souvient que l'analyste a récemment réajusté ses honoraires. Elle se souvient qu'avant les vacances certains rendez-vous de jours fériés ont été remplacés, mais le « trou de mémoire » persiste obstinément. Alors elle se lance dans une série de questions égrenées comme dans un jeu de devinette : « Était-ce avant les vacances ? Celles de l'été ?, de l'automne ?, de Noël ? », « Est-ce un changement définitif ou occasionnel ? », « Suis-je déjà venue à une autre heure ? » Enfin, elle mentionne un précédent « oubli ». Deux mois plus tôt, la veille d'un départ en vacances, l'analyste avait avancé son rendez-vous d'une heure. Le jour convenu, oubliant ce changement occasionnel, elle était arrivée à son heure habituelle et la séance suivante, elle avait manifesté sa tristesse et son dépit de ne pas avoir eu de séance la fois précédente. Sa séance s'était limitée à ce bref moment où, arrivant à l'heure habituelle, elle s'était rendu compte de son oubli apparaissant en somme face à une absence inconsciemment provoquée. Dans la séance en question, elle évoque d'autres « oublis » : lors d'un examen universitaire elle était arrivée avec une heure de retard à une épreuve dont la durée lui semblait pourtant trop brève ; enfant, elle faisait partie d'un groupe chargé de présenter un enchaînement de gymnastique qu'elle connaissait bien pour l'avoir longuement préparé à l'avance et au moment de l'exécution, au cours de la représentation, elle avait eu un « trou en plein milieu ». Un « trou en plein milieu », c'est son expression même dont le « trou de mémoire » à propos de l'heure de son rendez-vous assure l'évocation, la prédication.

L'acuité et la précision des souvenirs, « anormalement clairs », contrastent, de manière spectaculaire, avec l'oubli irrédentiste du changement horaire. Quant au « trou de mémoire

actuel », il permet l'évocation d'un oubli précédent sur lequel peu de choses avaient été dites et dont pourtant le sens transféro-contre-transférentielle aurait pu s'avérer manifeste : « Puisque tu me privas de dessert par ta faim d'autres choses que de moi, ça tombe bien je n'ai pas faim du tout et je ne me mettrai pas à table ! » L'évocation de la durée de l'épreuve universitaire convoie ce champ de représentations : se priver encore davantage de ce qui peut apparaître comme une limite de la disponibilité de l'analyste. En quoi, de faire de sa personne la localité et l'origine de cette limite le promeut comme agent et cause de la frustration. Et l'oubli du changement horaire actualise ce qu'une telle frustration convoie de représentations inconscientes. « En plein milieu » de quoi ? » aurait pu être la question à lui poser ? Ce trou, en plein milieu de la relation entre l'analyste et l'analysant, peut, par l'équivocité même de cette expression, renvoyer à un autre manque, une autre limite, celle-là même qu'impose la différence sexuée. Un récit de rêve que l'analysante rapporte en séance à la suite des associations déjà mentionnées se charge de préciser les choses dans ce sens. Mais il appartient en propre à l'histoire de l'analysante. C'est une autre histoire.

L'oubli est donc ici une manière de se rappeler, de se rappeler une question laissée en souffrance dont on n'a pas le souvenir. Mais l'oublié n'est pas l'effacé et tend à faire retour dans toutes les manières d'être et de dire du sujet. Ainsi quand un patient au cours d'une analyse nous dit qu'il ne nous a jamais parlé de son enfance puisqu'il n'a pas évoqué de souvenirs infantiles, nous pourrions lui rétorquer que dans sa manière de rêver, de parler et de s'adresser à nous, il n'a fait que ça, se rappeler d'une enfance dont il n'a plus le souvenir.

Ce savoir inconscient de la mémoire tend à s'inscrire sans cesse dans le discours manifeste des significations partagées. Seulement le sujet écrit dans ce qu'il dit et à son insu un autre texte qu'il est inévitablement incapable de lire au moment même où il l'écrit. La méthode analytique peut lui permettre, mais seulement dans l'après-coup, de procéder au déchiffrement de ce qu'il dit sans le savoir. Dans ce palimpseste du discours, un message inconscient apparaît de manière anagrammatique ou anaphorique pour celui qui accepte de s'y abandonner. À la manière d'Eluard, on pourrait dire qu'il y a un autre monde qui est dans celui-ci.

### **Mais alors si le souvenir n'est pas la mémoire, quelle est sa nature, quelle est sa fonction ?**

La psychanalyse pourrait aisément faire sienne cette boutade d'un psychologue du témoignage selon lequel les gens ne peuvent pas décrire plus justement le temps qu'il faisait il y a une semaine que celui qu'il fera dans une semaine. À plusieurs reprises Freud a insisté sur la nature tendancieuse des souvenirs qu'il rapproche des fantaisies. Mieux, Freud compare, à plusieurs reprises, les souvenirs excessivement nets et anormalement clairs à des hallucinations et montre qu'ils résultent d'un compromis : on se souvient d'autant plus qu'on a besoin d'oublier autre chose. L'exemple clinique de la patiente dont j'ai parlé met en évidence que l'hypermnésie repose sur un oubli fondamental.

Très tôt Freud a mis en évidence que là où le souvenir visuel prévaut c'est la mémoire du mot qui fait défaut. Tout se passerait comme si en cherchant à nous souvenir nous évitions d'avoir à nous rappeler. À plusieurs reprises, Freud a insisté, tant en ce qui concerne les souvenirs d'enfance (la robe jaune de sa cousine Gisella), que l'oubli des noms (Signorelli) ou les récits de rêve, sur cette co-extensivité de l'hypermnésie visuelle et du refoulement du mot. Tout se passerait comme si la clarté, la précision, l'évidence et le relief visuel permettaient de reléguer à l'arrière plan ce qui doit être absolument refoulé, écarté, éloigné, laissé dans l'ombre et dont le point de fuite organise le discours. En fixant l'attention sur le paysage visuel du souvenir, la conscience permettrait au sujet de se distraire de cette part de la mémoire dont l'évocation doit rester réprimée.

Ainsi en 1898, dans son article Sur le mécanisme psychique de l'oubli, Freud écrit à propos de l'oubli du nom « Signorelli » : « Au contraire, je pus me représenter les peintures avec des sensations plus vives que je ne le puis habituellement ; et avec une particulière acuité se tenait devant mes yeux l'autoportrait du peintre – le visage grave, les mains croisées –, que celui-ci a placé dans le coin d'une peinture à côté du portrait de celui qui l'avait précédé dans ce travail, Fra Angelico da Fiesole ; mais le nom de l'artiste, qui m'est habituellement si familier, se cachait obstinément [1][1] S. Freud, 1898, p. 101.. »

Ce qui cache « le nom » c'est cette plénitude du visuel qui s'effrite lorsque la défaillance de la mémoire tend à s'estomper : « Le souvenir trop clair des traits du visage du Maître sur sa peinture pâlit peu à peu » (p. 101). Ironie du destin, c'est-à-dire de la mémoire, l'italien cultivé qui communique à Freud le nom de « Signorelli » le prive de cette lumière jaillie du refoulement. Ce qui permet à Freud d'ajouter le prénom de l'homme, Luca, ironie du mot, Luca, c'est la lumière. Et le prénom ici a sans doute autant d'importance que le nom. Le souvenir visuel fait obstacle, se tient devant la mémoire du mot refoulé.

Le souvenir-écran prend valeur de paradigme, les détails qu'il met en lumière avec, écrit Freud, « une force et une clarté pathologiques [2][2] S. Freud, 1899, p. 118. » relèguent dans l'ombre ce qui de la mémoire doit demeurer retranché du souvenir. Freud constate à propos du souvenir d'enfance avec sa cousine Gisela : « Le jaune des fleurs se détache beaucoup trop fort sur l'ensemble et le bon goût du pain m'apparaît lui aussi outré. » et il ajoute ces mots importants : « Comme dans une hallucination. » La clarté et la précision de ces détails, leur mise en relief excessive, leur perception presque « hallucinatoire » s'avèrent coextensives du travestissement du fantasme inconscient : le désir de défloration et l'accomplissement du bien-être matériel. La compulsion à se souvenir avec précision et clarté participe du travail de l'oubli et du refoulement. C'est la raison pour laquelle l'hypermnésie apparaît bien souvent comme consubstantielle à la passion d'oublier, de maintenir dans l'exil ce qui tend sans cesse à faire retour.

Dans Psychopathologie de la vie quotidienne, à propos d'un cas « particulièrement intéressant [3][3] S. Freud, 1901, p. 48. » rapporté par Reik, Freud souligne à nouveau ce contraste, cette tendance à l'exclusion réciproque du visuel et du verbal. Il écrit à propos d'une jeune universitaire qui n'arrivait pas à se rappeler du titre d'un roman – Ben Hur – : « Qu'elle gardait un souvenir visuel très net de la couverture du livre et de l'aspect typographique du titre ». Le mot « Hur » ne devait pas apparaître car il évoquait « hure », prostituée en allemand, et prononcer le mot ce serait évoquer la chose, la chose sexuelle.

L'oubli n'est pas un dysfonctionnement du souvenir, il en constitue la condition même, la structure fondamentale. La mémoire se révèle ailleurs, dans le transfert qui la manifeste, dans le rêve qui la remplace, dans le symptôme névrotique qui la commémore. J'ai, à plusieurs reprises [4][4] Gori, 1989 ; 1996., développé cette distinction nécessaire entre souvenir, mémoire et réminiscence : le souvenir trahit la mémoire, trahir dans les deux sens du terme, manifester et déformer.

## Bibliographie

- Fédida, P. 1995. Le site de l'étranger, Paris, puf.
- Fédida, P. 2000. « Modernité de la dépression », dans La dépression est-elle passée de mode ? Forum Diderot, Paris, puf, 81-93.
- Foucault, M. 1974-1975. Les anormaux. Cours au Collège de France, Paris, Gallimard, Le Seuil, 1999.
- Freud, S. 1898. « Sur le mécanisme psychique de l'oubli », dans Résultats, idées, problèmes, I, Paris, puf, 1984, 99-107.
- Freud, S. 1899. « Sur les souvenirs-écrans », dans Névrose, psychose et perversion, Paris, puf, 1973, 113-132.
- Freud, S. 1901. Psychopathologie de la vie quotidienne, Paris, Payot, 1971.
- Freud, S. 1920. « Au-delà du principe de plaisir », dans Essais de psychanalyse, Paris, Payot, 1984, 41-116.
- Freud, S. 1937. « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », dans Résultats, idées, problèmes II, Paris, puf, 1985, 231-268.
- Freud, S. 1937. « Constructions dans l'analyse », dans Résultats, idées, problèmes II, Paris, puf, 1985, 269-281.
- Gori, R. 1981. « De l'inspiration tragique à la structure hystérique ou le présent de l'hystérie », Psychanalyse à l'Université, 6, 23, 437-464.
- Gori, R. 1989. « Pour introduire la question sur "Mémoire et traumatisme" », Cliniques méditerranéennes, 21-22, 7-30.
- Gori, R. 1996. La preuve par la parole, Paris, puf.
- Heidegger, M. 1968. « Contribution à la question de l'être », dans Questions I, Paris, Gallimard.
- Stein, C. 1971. L'enfant imaginaire, Paris, Denoël.

## Notes

[\*] Roland Gori, psychanalyste, professeur de psychopathologie clinique à l'Université d'Aix-Marseille I. Adresse : 101 rue Sylvabelle, 13006 Marseille.

[1] S. Freud, 1898, p. 101.

[2] S. Freud, 1899, p. 118.

[3] S. Freud, 1901, p. 48.

[4] Gori, 1989 ; 1996.